*Séance publique du 17 novembre 2025*

# Réception de

# Monsieur Philippe DOMY

Sur le XXIII^e^ fauteuil de la section Médecine

Laissé vacant par le décès de M Claude Jaffiol

Philippe Domy
Discours de réception : éloge de M Claude Jaffiol 3
Olivier Jonquet
Présentation de M Philippe Domy 15
Michèle VERDELHAN
Intronisation de M Philippe Domy 23

*Séance publique du 17 novembre 2015*

# Éloge de Claude Jaffiol

**Philippe DOMY**
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier
Fauteuil XXIII de la section Médecine

Madame la Présidente générale,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Monsieur le Président de la section médecine,
Mesdames les Académiciennes, Messieurs les Académiciens, Chères Consœurs, Chers Confrères,
Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Sachez que je ressens très intimement l'honneur de siéger au sein de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier qui, depuis 1706, vit se succéder en son sein tant de remarquables esprits, ce qui rend encore plus périlleux pour moi de présenter aujourd'hui cet éloge et de siéger parmi vous à ce fauteuil XXIII, dont les deux derniers occupants furent successivement le professeur Jacques Mirouze qui a donné à l'endocrinologie et aux maladies métaboliques un élan exceptionnel, puis le professeur Claude Jaffiol qui succéda au maître qu'il admirait. Deux noms prestigieux de notre faculté de médecine et de notre Compagnie qui, chacun à sa manière et à la place qui fut la sienne, contribuèrent, de concert, à enrichir les connaissances médicales et à porter très haut les fleurons de notre prestigieuse école de médecine montpelliéraine et de notre Compagnie. Il me faut rappeler que Claude Jaffiol avait d'abord été élu en 1987 au fauteuil XII du professeur Hervé Harant (parasitologue et botaniste) décédé en 1986, puis transféré au fauteuil XXIII qu'avait occupé son maître, le professeur Jacques Mirouze, jusqu'à son décès en 1991.

Par ma venue parmi vous, dont je mesure le privilège que vous m'avez offert en m'y conviant, et vous en sachant gré, j'ai pleinement conscience de suivre un fil conducteur, quasiment une filiation, dans cette succession. Conscient de ce signe de confiance, je ferai en sorte de m'en montrer digne et m'appliquerai à l'illustrer dans nos travaux, d'autant plus qu'arrivé à Montpellier fin 2010, je n'ai pu connaître professionnellement Claude Jaffiol, ni personnellement par la suite, ce que je regrette vivement, tant ce qu'on m'en a dit, ce que j'en ai lu et appris pour prononcer son éloge, n'a fait qu'accroître mes regrets. Aussi, requerrai-je par avance votre indulgence pour les quelques imprécisions ou manquements qu'à mon corps défendant, je commettrais.

À celles et ceux qui néanmoins voudraient absolument inscrire un ancrage entre nous, je leur conterais la bonne étoile que nous avons partagée sans le savoir, lui et moi. Écoutez bien, les jours et les heures ont leur importance.

Alors que j'échappais à un destin funeste, le lundi 20 janvier 1992, en annulant au dernier moment mon vol Air Inter Lyon-Strasbourg qui percuta, à 19 h 20, le mont Sainte-Odile avant l'atterrissage à Strasbourg-Entzheim, il en fut de même pour lui, 17 ans plus tard, au retour d'une conférence à Rio, le lundi 1er juin 2009, malgré toutes ses tentatives pour échapper aux effets délétères de la « surréservation » et son recours infructueux aux autorités consulaires locales, en ratant son vol Air France AF447 Rio-Paris de 19 h 20, lequel sombra durant la nuit dans le Pot au noir de l'Atlantique, aucun

survivant : aucun survivant, deux-cent-vingt-huit victimes, la plus grande catastrophe aérienne de la Compagnie Air France. Vol identique à celui que j'avais moi-même emprunté le lundi précédent, au même horaire, au retour d'une mission au Brésil pour le compte de la Fiocruz, Croix rouge locale, alors conseillère du gouvernement fédéral.

Il est des circonstances fortuites qui interrogent sur une certaine communauté de destin de rescapés du hasard, de la providence ou de la prédestination comme l'affirmait Claude Jaffiol en bon protestant calviniste des Cévennes, au cours d'une interview à la presse donnée à la suite de cette catastrophe aérienne, toujours de grande actualité judiciaire. À quelques jours près, nous aurions pu voyager ensemble au hasard de la vie. Mais il n'est pas trop tard, nous allons tous deux voyager de concert ce soir en votre compagnie.

Madame la Présidente, j'ai bien entendu le message unanime de mes confrères médecins de la Section Médecine qui ont voulu marquer, par mon élection parmi vous, leur volonté d'ouverture de la représentation de la Médecine à d'autres métiers de la santé que le leur, en choisissant un directeur d'hôpital. Ce fut le vœu originel et original du professeur Daniel Grasset, relayé par mon parrain le professeur Olivier Jonquet, le doyen Jacques Bringer et le docteur Max Ponseillé ; je les en remercie avec respect et reconnaissance. Cet acte pourrait sembler chargé d'une belle ironie, tant les coursives hospitalières fourmillent d'histoires anecdotiques, quelquefois non dénuées de réalisme et souvent teintées d'humour, sur l'antinomie supposée naturelle entre les deux corps professionnels. Ce qui ne devrait pas laisser de nous étonner, tant la conjonction des savoirs et des pratiques de la centaine de métiers coopérant à l'hôpital est profondément consubstantielle à l'œuvre hospitalière commune.

Je veux y voir, en ce qui me concerne, la reconnaissance d'une pratique professionnelle qui a montré la solidarité de valeurs et d'intérêts partagés entre nos métiers et nos fonctions, avec, pour le médecin hospitalier, la finalité du bien-être du patient et le rétablissement de son état de santé et, pour le directeur d'hôpital, nonobstant l'univers de contraintes et d'injonctions contradictoires dans lequel il évolue, la valeureuse mission de garantir aux médecins et à tous les personnels soignants les meilleures conditions d'exercice de leur science et de leur art, dans le quotidien de leurs diverses activités au service des patients et pour la défense et illustration des valeurs humanistes du service public hospitalier.

Le professeur Claude Jaffiol, homme curieux de tout, ouvert d'esprit, pédagogue reconnu, appréciait l'ouverture et la diversité culturelles offertes par l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier où il a siégé durant trente-sept années. Il aimait participer aux séances et aux colloques de notre Académie où il comptait de nombreux amis et où sa contribution, ses interventions et ses prises de positions étaient fort appréciées.

Claude Jaffiol est né en terre cévenole, le 10 juillet 1933, sous les roches abruptes et gorgées de soleil qui enserrent le Gardon, en aval de Saint-Jean-du-Gard et de Mialet, et forment à Anduze une imposante et majestueuse porte des Cévennes. Mais, cette rude contrée, pays de poteries, d'olives et de châtaignes, marquée par les difficultés de l'existence liées à un sol ingrat et par le souvenir longtemps vivant des guerres de religion, inspire un sentiment d'austérité qui a certainement imprégné la personnalité du jeune écolier qui fréquentait l'école de cette commune rurale. Je vous invite donc à franchir allègrement cette autre « Sublime Porte » pour comprendre, en profondeur, ses origines culturelles, sociales et protestantes.

Avec sa famille, Claude Jaffiol a été profondément marqué en tant que descendant des huguenots pour lesquels la ferveur religieuse s'associe à une doctrine rigoureuse et à une croyance qui, au-delà de sa dimension collective et sociale, doit se vivre à titre personnel dans ses propres valeurs humanistes et, par là même, être vivante. Ce qui, selon les mots de notre très estimé confrère et témoin proche, le doyen Jacques Bringer,

lui a déterminé « la source de rigueur éducative, intellectuelle et de persévérance qu'il incarnait ». Claude Jaffiol en a tiré une grande discipline intellectuelle et morale pour l'ensemble de sa vie et de son œuvre.

Son père, Marcel Jaffiol, appartenait à une famille de commerçants et de fabricants dans l'univers de la chaussure. Ayant choisi de devenir instituteur, son métier fut pour lui un véritable ministère d'éducation comme on se plairait à le rêver de nos jours. C'était un homme éminemment intelligent et très respecté, doté d'un solide bon sens et d'une philosophie rayonnante ; nul doute qu'il transmit à son fils toutes les valeurs et les armes utiles pour affronter la vie. Sa grand-mère maternelle avait été aussi une personnalité marquante d'Anduze en sa qualité de directrice d'un cours complémentaire, première femme reçue à l'École normale d'instituteurs.

Sa mère, née Odette Valette, qui fut secrétaire de mairie, est décrite comme ayant eu une forte personnalité, femme de tête et de courage, ayant développé un grand dynamisme. Elle a déployé toute sa générosité dans des engagements politiques et sociaux, particulièrement pendant le Second conflit mondial, dans la Résistance au sein du réseau Aigoual-Cévennes, sous le commandement du chef René Rascalon, où elle a sauvé de nombreux enfants juifs de la déportation ; ce qui lui valut de connaître les affres de la prison durant quatre mois sans livrer aucun nom, malgré les tourments et la souffrance des tortures morale et physique, et de vivre l'incertitude sur son sort face à l'idéologie nazie mortifère, à l'extrême opposé de ses convictions. Autant d'actions d'éclat, sa modestie dû-t-elle en pâtir, qui lui apportèrent ensuite reconnaissance, distinction et décoration, notamment la croix de guerre 1939-1945, dont elle ne tirait aucun orgueil, estimant avoir simplement accompli son élémentaire et républicain devoir de citoyenne, au nom de ses convictions et des valeurs cévenoles de terre de refuge.

Modestie et simplicité transmises à son fils, dont Jacques Bringer témoigne encore en se souvenant avoir reçu un samedi matin ; dans son service à l'hôpital Lapeyronie, un homme émissaire de l'État d'Israël et du mémorial Yad Vashem de Jérusalem, chargé d'instruire la reconnaissance de la mère de Claude Jaffiol en tant que « Juste parmi les nations » pour avoir sauvé de nombreux enfants juifs de la déportation au risque de sa vie. Homme pudique, il n'en avait jamais parlé jusque-là.

On peut également penser que son frère Yves qui l'adorait, de treize son aîné, a bien tenu son rôle de grand frère par son expérience de la vie et les sages réflexions qu'il a pu établir et partager avec son cadet. Ne serait-ce qu'à la faveur de leurs passions communes, transmises par leur père, pour la chasse et surtout la pêche. Fascination pour la pêche à la truite au geste délicat autant qu'admirable du lancer de la mouche, et pour la pêche au gros, pour laquelle ils s'étaient dûment équipés, où la patience et l'endurance de la force musculaire peuvent être gages de réussite. Et ce ne fut pas vain, tant les prises abondaient…

Claude Jaffiol a fait ses études primaires et sa classe de sixième au cours complémentaire d'Anduze. De la cinquième à la classe terminale, il fut inscrit au lycée Alphonse-Daudet à Nîmes, où il s'est comporté, cela ne vous étonnera pas, en élève brillant, remportant de très nombreux prix tout au long son cursus secondaire. Son professeur de sciences naturelles, monsieur Larmat, ayant repéré ses grandes capacités intellectuelles et scolaires, de même que ses qualités d'ouverture d'esprit, le présenta au concours général des lycées et collèges en 1951 où il obtint le premier prix de biologie, honorant, par là même, son professeur et maître à qui il demeura très attaché. Ce fut une véritable rampe de lancement pour les études médicales, auxquelles, bien que totalement étranger à ce milieu, il décida d'accéder, illustrant ainsi la parole de Saint Augustin : « Avance sur ta route, car elle n'existe que par ta marche. »

Il y excellera par sa soif d'apprendre, sa passion pour le développement des connaissances et sa volonté de progresser par le mérite. C'est tout naturellement qu'ayant initialement souhaité devenir professeur de sciences naturelles, il s'inscrivit, en

novembre 1951, à la faculté des sciences de Montpellier pour y suivre les cours du PCB (Physique, Chimie, Biologie) et, sur le conseil du professeur Haymes qui avait détecté en lui ses grandes capacités, entra, l'année suivante, à la faculté de médecine de Montpellier afin d'y entamer et d'accomplir un cursus remarquable :
Reçu au concours d'internat de 1956, éminemment sélectif à l'époque, il obtint la « Médaille d'Or » des Hôpitaux universitaires, et devint docteur en médecine en1961 après avoir soutenu sa thèse, apportant des notions originales, entièrement inconnues à cette époque, sur les myélomes multiples et en démontrant, par la culture des plasmocytes *in vitro*, l'origine des immuno-globulines monoclonales caractéristiques de cette affection.

Après l'internat, plutôt attiré par la recherche, il se spécialisa doublement, en hématologie et en radiologie. Parallèlement, le certificat de Saclay en poche, il créa un laboratoire d'explorations isotopiques consacré à la thyroïde tout en étant attaché de recherche à l'INSERM.

Il obtient un certificat d'études spéciales d'électro-radiologie en 1961. La même année, il est nommé chef de clinique assistant des Hôpitaux (1961-1966).

Quand son maître, le professeur Jacques Mirouze, l'a choisi comme chef de clinique à la fin de l'internat, c'est après avoir observé attentivement son travail de recherche, son dévouement envers les malades, son labeur acharné et son activité de tous les instants aux côtés de son patron, dans le souci du service et pour préparer les communications académiques et les publications dans les meilleures revues médicales et scientifiques.

C'est ainsi que, jeune chef de clinique, chargé de contrôler un nouvel appareil pour automatiser en laboratoire le dosage du glucose sanguin, il eut l'intuition de brancher l'appareil directement sur les veines de patients diabétiques traités par l'insuline. Imaginez son émotion en voyant la courbe du premier malade ! Pour la première fois, il était possible d'apprécier les variations de la glycémie en direct et en continu : innovation déterminante qui a permis de mieux contrôler l'insulinothérapie intensive par multi-injections.

Claude Jaffiol s'est avéré en complète symbiose avec le professeur Mirouze à la quête d'une nouvelle discipline, l'endocrinologie. À un point tel, selon les contemporains, qu'il finissait par lui ressembler : même entêtement au travail, sa façon de vivre aussi et de se comporter, jusque parfois dans les intonations de la voix ; cette voix à la fois sérieuse et si gaie. Comme l'a rapporté son fidèle ami, le docteur Marc Jaulmes, il était aisé de comprendre que leur collaboration allait être naturelle, fluide et confiante.

Il continue brillamment son parcours universitaire et hospitatlier :

- Maître de conférence, agrégé des facultés de médecine, section des maladies métaboliques et endocriniennes en 1966, et médecin des hôpitaux ;
- Professeur titulaire à la faculté de médecine de Montpellier, en 1972, et chef du service d'exploration et de consultation d'endocrinologie (1972-1984) ;
- Membre du comité consultatif des universités (1975-1979) ;
- Sa production scientifique et ses travaux de recherche clinique le conduisirent naturellement à sa promotion en qualité de chef du service d'endocrinologie-diabétologie du CHU de Montpellier, hôpital Lapeyronie (1984-1995),
- en même temps, il devient responsable de l'enseignement de la discipline endocrinologie-métabolisme à la faculté de médecine de Montpellier.

Vous l'avez compris, Claude Jaffiol ne s'est pas contenté, dans ce cursus, de pratiquer la médecine interne, ni d'obtenir des certificats qui allaient l'orienter vers l'endocrinologie et la diabétologie, tels ceux cités précédemment de l'Institut national des sciences et techniques nucléaires (INSTM) (1962), d'études spéciales d'hématologie (1961), d'hématologie supérieure (1963), d'électrologie (1962). Durant ses études, il fit, comme le faisaient souvent ses condisciples, des remplacements de médecine générale et de radiologue en médecine libérale.

On ne peut évoquer sa carrière hospitalière et universitaire, si diverse et fertile, sans mentionner deux évènements qui l'ont précédée. Sur le plan familial, c'est le rôle méritoire qu'a joué Madame Jaffiol, son épouse, qui, dès le début de leur mariage, l'a secondé. Et sur le plan professionnel, c'est l'importance de la « famille médicale » qui l'a entouré et qui a décidé véritablement de la qualité de sa formation et de son orientation.

Il a épousé à Nîmes, le 26 juillet 1958, Mademoiselle Renée Dautry qui, se réclamant de Provence et de Beaucaire, était une femme d'une gaîté naturelle, sensible et intelligente. Pleine de tact et d'un esprit ouvert, elle a su créer autour de lui un climat favorable au travail extraordinaire qu'il produisait, sachant le seconder dans la préparation du concours de l'agrégation ; il fut plus jeune agrégé de France. Elle-même était enseignante au lycée technique hôtelier et avait la réputation de tenir, avec ses élèves en exercice pratique et auprès de leurs convives « expérimentaux » une des meilleures tables de Montpellier. Plus tard, elle fit des études linguistiques (étude du chinois) et d'histoire de l'art à la faculté des lettres. Elle a exercé également des fonctions au sein de l'Église réformée de France (ERF) comme conseillère presbytérale. Curieuse de l'histoire des religions et plus généralement de l'histoire, elle l'a entraîné sur ce terrain, qui était aussi le sien depuis toujours, en s'initiant à la théologie calviniste et plus généralement aux « nouvelles théologies ». On peut dire qu'elle fut auprès de lui l'indispensable cheville ouvrière, efficace et discrète, d'un harmonieux fonctionnement familial et social.

De cette union sont nées leurs deux filles : Catherine en 1959 et Françoise en 1962. Nous regrettons qu'un cas de force majeur les ait empêchées d'être des nôtres à ce moment. Catherine, après avoir entamé des études de droit, a obtenu une licence puis un DEA de lettres et réussi un concours lui permettant de devenir chef-bibliothécaire (à La Grande-Motte) durant sept années, avant de suivre son époux en Suisse où ils sont installés depuis. Sa sœur cadette, Françoise, après un master 2 d'ethnologie sur la construction identitaire des Indiens Mapuches du Chili, est devenue professeur de culture générale et expression en classe de BTS, puis professeur de français langue étrangère.

Doté d'un grand sens de la famille, avec son épouse et leurs deux filles, ce beau couple forma une famille fusionnelle fondée sur l'amour et l'affection, la confiance, l'enthousiasme, la joie et la rigueur accompagnant l'élan spirituel de leur culture protestante. D'un caractère sensible, très intériorisé, Claude Jaffiol n'extériorisait que fort peu ses émotions qu'il réservait à son premier cercle familial et à ses très proches amis, tels Guy François (médecin du travail), Marc Jaulmes (ophtalmologue), tous deux intimes de sa famille.

De façon certaine, Claude Jaffiol connut une seconde famille à l'hôpital et à la faculté de médecine. Il me faut souligner l'importance de ses stages en médecine interne, dans le service du professeur Paul Boulet, grand médecin humaniste qui a marqué plusieurs générations de praticiens et auprès duquel il a rencontré d'autres médecins importants. Non seulement celui qui devait devenir son maître, le professeur Jacques Mirouze, mais d'autres sommités, comme le professeur Henri Serre, le professeur Pierre Passouant, mais aussi, dans le service de radiologie, le professeur Paul Lamarque, et, en hématologie, le professeur Cazal.

À cette époque, la médecine interne résumait, à elle seule, la pratique médicale hospitalière. On allait assister à son éclatement en diverses spécialités qui allaient rapidement prendre leur autonomie et leur essor. Après avoir hésité, un temps, entre l'hématologie et la radiologie, spécialités qu'il avait validées au plan universitaire, il a choisi définitivement l'endocrinologie et la diabétologie, sur le conseil de l'influent professeur Mirouze qu'il vénérait et dont ils furent tous deux pionniers. À ce titre, il a été l'un de ceux qui ont participé à ce mouvement dès le début de sa carrière, en même temps qu'il œuvrait pour une symbiose entre une médecine humaniste et une médecine

scientifique. Il a pressenti très tôt l'importance et l'avenir de l'innovation biologique et technologique en obtenant le certificat de médecine nucléaire de Paris-Saclay et, pédagogue reconnu, en s'investissant dans la recherche. Pour lui, suivant l'exemple de Marie Curie « rien dans la vie n'est à craindre, tout est à comprendre ».

Déjà apparaissaient son goût de la recherche, son désir d'approcher la vérité même si elle est insaisissable, de saisir l'instant fugitif de l'éclair diagnostique en développant l'efficacité thérapeutique qui reste l'objectif essentiel de la pratique médicale. C'est ainsi qu'il a créé le Laboratoire d'explorations isotopiques attaché au service d'endocrinologie, étape novatrice dans l'exploration et le traitement des pathologies de la glande thyroïde.

Le développement des explorations fonctionnelles et des investigations diagnostiques, dont les implications thérapeutiques se sont multipliées, ont nécessité la mise en place d'une médecine moderne de plus en plus personnalisée, prédictive, préventive et participative :

- Personnalisée : car adaptée aux caractéristiques individuelles relevant de la génétique, du mode de vie et de l'environnement ;
- Prédictive : car capable d'anticiper les risques de maladie grâce aux données biologiques et aux biomarqueurs ;
- Préventive : en ce qu'elle met en place des stratégies pour éviter l'apparition ou l'aggravation des maladies ;
- Participative : en ce qu'elle implique activement le patient dans ses choix de santé et son suivi.
- Et nous pourrions ajouter, aujourd'hui proactive, en ce qu'elle anticipe pour prévenir.

Mais, ce ne fut pas la moindre des difficultés, cette médecine moderne, aux développements technologiques nombreux, devait conserver son caractère humaniste tout en satisfaisant le besoin d'une médecine efficace certes, profitant des progrès de la modernité, mais qui soit dans la tradition éthique de tous les temps, c'est-à-dire, depuis Hippocrate, au service de l'homme dans le respect de l'individu. *Primum non nocere*… « d'abord ne pas nuire ».

C'est ce à quoi sa formation médicale l'avait préparé et ce par quoi il s'est attaché à fortement contribuer à l'essor des multiples facettes de sa discipline, tout en conservant à l'esprit la sagesse de Montaigne pour qui « La vraie science est une ignorance qui se sait. »

Ses travaux personnels, très nombreux, sont à l'origine de plus de cinq cents publications, livres et conférences scientifiques répertoriées parmi les revues professionnelles nationales et internationales à « Impact factor et Comité de lecture ». Concernant la glande thyroïde, ses publications portent sur la physiopathologie et sur les recherches diagnostiques, le cancer de la thyroïde, et s'intéressent au goitre endémique. À ces divers titres, il a entrepris de nombreuses études à l'île de La Réunion, au Togo, sans négliger le Languedoc-Roussillon, dans le but de souligner l'importance de l'iodation de l'eau de boisson et de trouver les moyens pratiques nécessaires à l'iodation pour la prévention des goitres.

Il a mis en évidence, de façon originale, dans la pathologie thyroïdienne, « le syndrome d'hypersensibilité aux hormones thyroïdiennes ». De même qu'il a apporté une innovation thérapeutique dans le traitement des affections thyroïdiennes avec l'usage de l'acide Triiodo thyroacétique qui n'était jusqu'alors pas employé dans cette indication. Il convient d'y ajouter ses travaux exécutés avec le concours du professeur Wilkin et du docteur Line Baldet sur la mesure de la captation précoce de l'iode radio-actif, utilisé dans la surveillance de la maladie de Basedow.

Le diabète ayant toujours été pour lui un centre d'intérêt majeur, de préoccupation sociale et de recherche. Sur la base de ses premières expérimentations, il a été l'un des premiers au monde à mettre au point et à publier une méthode d'enregistrement continu

de la glycémie, permettant de mieux adapter les doses d'insuline aux besoins de chaque diabétique. Déjà en 1961, il avait imaginé de mettre en œuvre un enregistrement continu de la glycémie. C'est à lui que revient l'idée de l'importance de continuer les prélèvements (uniquement diurnes jusque-là) sur tout le nycthémère, couvrant la période nocturne, dans l'affirmation de la nécessité d'un équilibrage glycémique continu. (pas d'alinéa)Le traitement du diabète instable gagna ainsi en précision par l'analyse du profil glycémique et l'évaluation chronologique de l'action de l'insuline, grâce à sa technique de l'enregistrement glycémique continu.

Cette technique novatrice fut le prélude d'innovations, sous la conduite du professeur Mirouze, puis sans discontinuer par les équipes successives qui ont permis de contribuer au traitement innovant du diabète par pompe à insuline et capteurs, ainsi qu'à l'établissement de cette « boucle fermée », tant espérée et attendue, qui transforme la vie des diabétiques de type 1. On entend par « boucle fermée » un système automatisé qui mesure en continu la glycémie et ajuste automatiquement l'administration d'insuline en conséquence, sans intervention manuelle constante du patient. En d'autres termes, c'est une sorte de pancréas artificiel.

Plus de cinquante ans après cette première publication, le professeur Éric Renard, « puissant et créatif relais de cette école montpelliéraine » comme aime à le définir son maître Jacques Bringer, peut aujourd'hui, avec son équipe, mettre à disposition des diabétiques un « pancréas artificiel semi-automatisé », qui transforme leur équilibre et leur vie, tout en allégeant le fardeau d'une maladie très contraignante, et qui fait de cette prestigieuse équipe un des tout premiers leaders mondiaux de la discipline. Tout cela en complète symbiose avec l'équipe du service de nutrition-diabète du professeur Anne Sultan.

Claude Jaffiol fut aussi un enseignant, pédagogue talentueux, particulièrement apprécié des étudiants. La transmission des savoirs, dans une relation respectueuse avec les étudiants et les internes, constituait l'une de ses nombreuses passions, que ce soit en amphithéâtre ou au lit du malade au cours de la « visite » qu'il avait continué à pratiquer régulièrement, malgré les tâches administratives qui s'étaient accumulées au fil des années. Ses élèves et les nombreuses générations d'externes et d'internes qui ont croisé sa route garderont de lui le souvenir d'un enseignant exceptionnel, simple et bienveillant.

Effectivement convaincu de la fragilité des acquis scientifiques, il veillait à actualiser ses connaissances avant de chercher à les transmettre, fidèle à une tradition humaniste, précédant la fondation de notre faculté de médecine en 1220, affirmée à la charnière des XI^e^ et XII^e^ siècles, par Pierre Abélard qui, dans son poème à son fils Astrolabe qu'il eut avec Héloïse, dit :
« Aie plus grand soin d'apprendre que d'enseigner. Apprends longuement, enseigne tard et seulement ce qui te paraît sûr. »

Il savait clarifier les questions les plus complexes, soucieux d'apporter aux générations plus jeunes les données les plus modernes ; la mouvance des connaissances médicales et l'accélération de leur diffusion l'obligeait à un effort permanent de mise à jour de son enseignement qui, d'une année à l'autre, s'avérait évolutif, sans perdre pour autant sa clarté, son caractère vivant et attractif.

Tous ses élèves, marqués par son exigence, sa rigueur, sa concision dans l'écrit et les conférences scientifiques, ses interventions aussi brèves que frappées au coin du bon sens, témoignaient de la pertinence de ses analyses au service d'un jugement clinique rapide et sûr.

Devenu chef de service de 1984 à 1995, il fait sienne la feuille de route qui lui est désormais impartie :

- Remplir la triple mission de l'engagement hospitalo-universitaire : soins, enseignement et recherche ;
- Ne pas sombrer dans l'exercice solitaire du pouvoir, en s'imposant le travail en équipe et en assumant des responsabilités collectives ;

- Demeurer fidèle à la tradition humaniste de l'école de médecine de Montpellier qui ne se limite pas à la simple transmission du savoir mais implique la prise en charge de l'homme dans sa globalité.

Il poursuit ses travaux sur le diabète, déjà brillamment développés sous la conduite du professeur Mirouze. Et c'est avec notre émérite confrère, le professeur Jacques Bringer, qu'il contribue au développement des pompes à insuline.

Son inclination humaniste l'a également amené à veiller, en même temps qu'aux progrès scientifiques engrangés, au développement de l'association des malades traités par infusion médicamenteuse dans les maladies métaboliques, créée par son prédécesseur (l'AMTIM), qui organise l'assistance permanente aux patients sous pompe à insuline.

Sous sa direction, son service a connu un fonctionnement serein et productif en performances médicales grâce à la collaboration de nombreux médecins de qualité, au premier rang desquels, le Pr Jacques Bringer, et, plus récemment, son élève qui lui a succédé, le professeur Éric Renard.

Mais aussi et d'abord, avec le docteur Line Baldet déjà citée, pionnière et fidèle collaboratrice, qui l'a durablement et efficacement épaulé pour qu'il devienne un expert internationalement reconnu dans le domaine des maladies thyroïdiennes. En sa qualité de responsable du secteur thyroïdien, elle a assuré la liaison avec le service de médecine nucléaire du professeur Michel Rossi, dont le successeur est aujourd'hui le professeur Denis Mariano-Goulard.

Trois secteurs complémentaires ont progressivement consolidé l'édifice avec celui de l'éducation des diabétiques et ceux du suivi endocrinien lié à la gynécologie, et des pompes à insuline.

Mais il faut aussi mentionner les nombreux travaux collaboratifs menés avec d'autres départements ou services que l'on peut citer en exemple par le climat de confiance et de fidélité dans lequel ils furent réalisés :

- Avec le service du Pr Jean-Louis Lamarque, l'intérêt de la résonnance magnétique nucléaire dans le diagnostic des petits nodules thyroïdiens,
- Avec le professeur Pierre Baldet, l'indispensable apport analytique de l'anatomopathologie,
- Avec le professeur André Orsetti, qu'un fort lien d'amitié unissait, chef du service d'exploration physiologique des hormones, dont le diabète fut son pôle d'intérêt majeur,
- Avec le professeur Jean-Louis Viala, chef du service de gynécologie-obstétrique, avec qui, accompagnés des professeurs Jacques Bringer et Bernard Hedon, ils ont produit de nombreuses publications sur les ovaires polykystiques, les dystrophies ovariennes et les anomalies de l'ovulation.
- Avec le docteur Florin Grigorescu, dans le cadre du CNRS, sur les récepteurs de l'insuline et le rôle des facteurs de croissance dans le développement des adénomes et des cancers thyroïdiens.

Au-delà de ses activités spécifiquement hospitalo-universitaires, de soins, d'enseignement et de recherche, Claude Jaffiol s'est montré un homme d'engagement institutionnel, associatif et coopératif.

À Montpellier tout d'abord :

- Membre du conseil de l'UER de médecine de 1973 à 1979 (UFR) ;
- Membre de la commission médicale consultative du centre hospitalier universitaire de Montpellier de 1979 à 1984 (CME) ;
- Membre du conseil d'administration du CHU en 1983 et 1984 (Conseil de surveillance).

Au plan national ensuite, comme membre du Conseil national des université (CNU) et secrétaire général de la Société française d'endocrinologie pendant dix ans, de 1982 à 1992. Il y a développé les liaisons entre cliniciens et biologistes, en mettant en place des structures d'ouverture vers les sociétés européennes par le biais de l'association européenne des sociétés d'endocrinologie.

À l'international enfin avec :

- L'organisation à Nice, en septembre 1992, du congrès mondial d'endocrinologie, manifestation majeure de la discipline ;
- Le renforcement des liens avec les pays francophones, plus particulièrement en organisant la même année le congrès des endocrinologues de langue française, à Dakar, et en préparant, pour 1994, le congrès suivant au Canada, à Montréal.

Claude Jaffiol a aussi œuvré à défendre la médecine hospitalo-universitaire en assurant un engagement syndical en tant que vice-président du syndicat national des professeurs des universités–praticiens hospitaliers (SNPU-PH), visant à maintenir, dans le maelström des velléités de réformes successives, les responsabilités qui lui semblaient devoir demeurer les leurs et promouvoir l'intangibilité du triptyque « soin-enseignement-recherche » singularisant l'institution du centre hospitalier régional et universitaire, issu de la grande réforme de 1958 portée par le professeur Robert Debré, créant notamment l'exercice à plein temps de la médecine à l'hôpital, avec, moyennant redevance en contrepartie des moyens de plateau technique mis à disposition, la faculté personnelle de pouvoir y exercer une part d'activité libérale limitée à 20 % du temps d'activité publique.

Il fut un promoteur et un défenseur actif de la compétence distinctive des CHU pour le développement de l'enseignement et de la recherche clinique (« du lit du malade à la paillasse du laboratoire et inversement »), recherche dite translationnelle ; que d'autres décrivent plus humoristiquement comme « une histoire de paillasses… ».

Pour tout cela, il a été élu à l'Académie nationale de médecine après en avoir été le correspondant depuis 1985. Comme a pu en témoigner le professeur Jacques Bringer, à l'âge où nombre de ses collègues réduisaient progressivement ou totalement leur activité, lui l'a accélérée et amplifiée. Non seulement, jusqu'à ses tout derniers jours (à 90 ans), il a continué d'assurer, dans les locaux du centre Languedoc-Mutualité, ses consultations médicales auprès des nombreux malades qui lui restaient fidèles, mais il a rédigé de multiples articles, rapports, ouvrages et donné de très nombreuses conférences en France et à l'étranger.

Faut-il préciser que ses études et recommandations, relayées par l'académie nationale de médecine, sur le diabète dans les populations précaires en France et en Afrique, celles sur les bénéfices et risques de la chirurgie bariatrique chez les diabétiques obèses, sur l'éducation thérapeutique des patients, partenaires du soin dans les maladies chroniques, ont influencé et contribué à des mesures prises par les Autorités sanitaires et gouvernementales.

L'ensemble de son œuvre et de ses actions de santé publique lui ont valu de recevoir la médaille d'or de l'ordre national du Mérite et du Développement français, et d'être promu en tant que chevalier de la Légion d'honneur et officier dans l'ordre national du Lion de la république du Sénégal.

Son investissement sans compter au sein de l'Académie nationale de médecine, comme correspondant depuis 1985, et sa contribution active et ouverte sur les problèmes de société l'ont porté à être élu d'abord président de commission, puis de la division 1 (médecine et spécialités médicales) et enfin en tant que président de l'Académie nationale de médecine en 2017.

Déjà, en 2013, il y avait donné une brillante conférence intitulée « Santé et précarité : l'exemple du diabète, à propos d'une enquête en Languedoc ». Il y démontrait

que l'aggravation du chômage, les difficultés économiques croissantes expliquent l'expansion de la précarité qui, selon Médecins du Monde, affecterait un tiers de la population. Mais que les enfants, les jeunes chômeurs, les travailleurs précaires et les femmes seules sont les groupes les plus à risque exposés à des pathologies très variées qu'il serait possible de prévenir par l'amplification de l'action des pouvoirs publics, des services de santé, des services sociaux et en accroissant l'aide apportée aux organisations caritatives. Ainsi, il établissait que la lutte contre la précarité nécessite un engagement de toutes les forces vives de la nation et une prise de conscience de tous les citoyens dépassant les égoïsmes individuels.

Durant cette présidence il a pu concrétiser un projet de longue date qui lui tenait à cœur : organiser au Maroc une session délocalisée de l'Académie nationale de médecine en avril 2017.

Ses rapports avec le Maroc étaient forts et anciens, car son père y avait enseigné dès 1915, éblouissant son fils par ses récits vivants et captivants. Lui-même, soutien actif de la ligue marocaine de lutte contre le diabète, avait très souvent participé à des colloques, conférences nationales ou internationales, interviews tenus en différentes villes marocaines.

Cette proximité s'est renforcée par son union avec Amina Benouargha, docteur ès sciences (ENC Montpellier) et enseignante, ici présente, que je salue et remercie d'avoir répondu à mes sollicitations afin de mieux comprendre, dans un espace plus intime, l'amour de la vie de Claude Jaffiol.

Évoquer la personnalité de Claude Jaffiol, au-delà de son parcours professionnel et institutionnel, nous amène à rencontrer un homme doté d'un solide bon sens, au sourire généreux, curieux de tout et ouvert à chacun indifféremment de son milieu, de ses origines, de sa religion ou de sa classe sociale. Sa bibliothèque en porte témoignage avec, aux côtés de bibles anciennes, Stendhal, Mallarmé, René Char et maints ouvrages de la Pléiade voisinant avec des livres d'histoire des civilisations ainsi que de magnifiques textes et iconographies de voyages.

Comme décrit par la professeure Isabelle Laffont, doyenne de la faculté de médecine, et le doyen honoraire Jacques Bringer, dans l'hommage qu'ils lui ont conjointement rendu dans *La Lettre du Conseil de l'Ordre des Médecins de l'Hérault* (n° 38, novembre 2024, p. 104-106), il était « réfléchi dans sa pensée, mesuré dans ses paroles, nuancé dans le jugement par l'expérience de la vie », il faisait sienne la pensée d'Étienne de Condillac ecclésiastique, philosophe, écrivain et académicien du XVIIIe siècle, pour qui « le caractère de l'esprit juste, c'est d'éviter l'erreur de porter des jugements ». Ainsi, ce serait la dimension perceptive du sujet qui permettrait la connaissance du monde et son objectivité.

Bien qu'homme de conviction, il aimait confronter ses doutes aux arguments de ses interlocuteurs avant de prendre position sur un sujet. Mais, une fois son opinion établie, il ne déviait pas du cap qu'il s'était fixé, sauf si on lui apportait des arguments très convaincants et étayés pour le conduire à changer d'avis. Toujours réfléchir avant d'agir, mais agir résolument pour aboutir : telle aurait pu être l'une de ses devises.

Il n'aimait pas le conflit, qu'il qualifiait de « déperdition inutile et improductive » à ses yeux. C'est pourquoi il privilégiait, au rapport de force, la conciliation, la recherche de l'adhésion de ses interlocuteurs, sans exclure la précision concise, la rigueur du raisonnement, voire la fermeté de l'argumentaire. L'art d'entendre et d'écouter était chez lui sublimé par le désir de trouver une solution aux situations conflictuelles. Les occasions de jouer un rôle modérateur ne lui furent pas ménagées ; ses contemporains évoquent avec quel tact, quelle discrétion dans la persévérance de l'action, il arrivait à

rapprocher des positions adverses apparemment inconciliables. Et ce n'est pas là un moindre trait de sa personnalité.

S'agissant de ses collaborateurs, lui-même n'ayant point d'appétence au pouvoir hiérarchique, « comme si le pouvoir était le mauvais rêve de la médecine », il leur accordait une complète confiance et une liberté sans allégeance, en les laissant développer leurs propres champs d'activité. Tel Oscar Wilde qui déclarait : « Soyez vous-mêmes, les autres sont déjà pris », il a souhaité se mettre en retrait des innovations conduites par l'équipe du professeur Mirouze, pour lui-même s'investir avec succès dans d'autres champs des maladies endocriniennes (le cancer de la thyroïde, la maladie de Basedow, le goitre endémique et le diabète). Il a très confraternellement laissé la place à son maître et ses élèves, afin de leur permettre de mener au mieux le formidable développement, auquel il avait contribué, dans le traitement du diabète par pompe à insuline et pancréas artificiel…

Claude Jaffiol incarnait la fidélité et la ténacité. Fidélité à sa riche histoire familiale, à ses nombreux amis quelles qu'aient été les épreuves de la vie, en leur assurant son soutien indéfectible, fidélité à ses pairs qu'il respectait profondément et à ses patients qui le lui rendaient bien et continuent, encore aujourd'hui, d'en témoigner chaleureusement. Président la séance inaugurale du congrès mondial d'endocrinologie à Buenos Aires, n'a-t-il pas hésité, lors de son ouverture, à quitter la tribune pour répondre à un appel concernant l'urgence de donner son avis sur la prise en charge d'un des malades de son service au CHU ? Ceux, nombreux, qui ont travaillé avec lui attestent de sa persévérance à tenir ses promesses et à respecter ses engagements. Il aimait à dire que « l'intelligence exige de la ténacité et que les intelligents à la tête légère se révèlent improductifs ». Ne paraphrasait-il pas ainsi Victor Hugo, quand celui-ci écrivait dans ses *Fragments* : « il y a des gens qui ont une bibliothèque comme les eunuques un harem » ?

Travailleur infatigable, exigeant pour lui-même et indulgent pour les autres, Claude Jaffiol considérait que ses activités de soins, d'enseignement et de recherche relevaient de l'accomplissement d'une obligation morale. Obligation morale à la base de toute conscience médicale, ce qu'il démontra sans relâche et fit partager tout au long de sa carrière à ses proches collaborateurs ainsi qu'à ses élèves, dans l'expression de sa plus pure abstraction et de sa parfaite exigence.

Concevant « la médecine comme l'une des grandes espérances de l'humanité en devenir », il détenait le secret de savoir utiliser ses dons jusqu'aux frontières du possible, sans jamais abandonner sa réflexion éthique, marque éprouvée de son haut niveau de liberté d'esprit et de son sens aigu de l'exercice des responsabilités, illustrant encore pour nous tous la leçon de notre vieil Hugo pour qui « tout ce qui augmente la liberté augmente la responsabilité » (*Pendant l'Exil*, tome V : Paris et Rome *Actes et paroles* III, 3, Atramenta).

Par respect envers ses collaborateurs, il ne manquait jamais d'exprimer sa gratitude à tous ceux qui l'entouraient dans ses tâches quotidiennes : médecins, cadres soignants, psychologues, secrétaires médicales, infirmières, diététiciennes et personnels du service avec lesquels il cherchait à développer une médecine de plus en plus efficace, sans perdre de vue l'importance du contexte humain.

Dévoué à sa famille, attaché à ses parents autant qu'à ses racines cévenoles, voilà l'homme, le médecin, l'académicien, dénué de toute arrogance, incarné, pour cet éloge, dans sa sagesse, son humanité, sa modestie et son humilité, sa générosité et son goût des autres, véritables privilèges des « Grands ». Riche de sa convivialité, de son amour des plaisirs simples de la vie, mais aussi totalement engagé dans la ferveur de ses passions professionnelles multiples, au service de la délivrance des soins aux malades, de la formation des médecins et de la recherche clinique. Cette vie intense faite de moments heureux, mais aussi d'épreuves surmontées, souligne l'indéfectible soutien de ses proches…

Qu'il me soit permis de saluer ici, en votre nom, ses deux filles Catherine et Françoise. Nombre d'entre vous savent quelle vigilance attentive et réactive il avait pour elles et pour ses petites-filles, avec la pleine conscience d'assister avec fierté à la réalisation, et pour les plus jeunes à l'éclosion, de la diversité des talents de leurs parcours. Père et grand-père aimant, imaginatif et joyeux, il aimait profondément la nature et savait leur faire partager sa passion pour la culture de sa vigne, de son oliveraie, l'olivier arbre symbolique à maints égards, et du miel de ses ruches au Mas de Tornac, à la Porte des Cévennes, manifestant son indéfectible attachement à la terre. Tout comme les nombreux séjours de vacances familiales dans les vallées alpestres françaises et suisses. Et ce n'est pas le moindre des symboles que de célébrer, aujourd'hui, cet amoureux de la nature dans cet Institut de botanique de l'université de Montpellier, mitoyen de notre ancestral et magnifique jardin botanique.

Au sortir du deuil de son épouse, il a pu retrouver des jours heureux dans sa rencontre avec Amina. Rencontre suivie du choix de s'unir par les liens du mariage, créant ainsi un nouvel élan entouré d'amitié et d'affection de chaque côté de la grande bleue en France et au Maroc.

Chères Consœurs et chers Confrères, ainsi que Jacques Bringer, qui l'accompagna durant plus de cinquante années de carrière, l'a déclaré lors de son hommage prononcé à l'Académie nationale de médecine, « par son choix que ses obsèques aient lieu en France et son inhumation au Maroc, dans le cimetière chrétien de Rabat, Claude Jaffiol affirmait qu'il tenait, par-dessus tout, au-delà des nationalités, des cultures et des religions, à rendre indissociables les liens providentiels entre ses racines de naissance et son pays d'adoption, riche de son accueil et de sa différence ». Symbole d'œcuménisme, loin des dogmes et des règles figées, il nous laisse en héritage spirituel la science et la raison qui ont guidé sa vie.

En ces temps durement chahutés par une actualité préoccupante du rétrécissement de l'universalité de notre monde, à une époque où les discours populistes brouillent le débat public et où les valeurs de l'humanisme semblent se déliter doucement dans un pays des Lumières qui s'assombrit, la science et la raison sont une voie/voix essentielle pour comprendre et pour agir. Je dirais à la manière de Pythagore, selon qui « tout ce qui a été renaît », c'est l'ultime et beau message d'espérance que notre confrère Claude Jaffiol nous a transmis en totale harmonie avec le sens profond qu'il a donné à sa vie et à son amour de la nature. J'ose espérer, par cette évocation, vous avoir révélé sa part de vérité sans jamais la trahir.

À sa toute fin, Claude Jaffiol nous a quittés le 17 janvier 2024, sans agonie, discrètement, serein, lucide et apaisé. Jusqu'au bout de l'ultime moment, il répondait avec confiance et précision aux questions qu'il se posait. Personnalité hors du commun, sachons garder de lui sa leçon de vie. Et conserver à l'esprit le souvenir heureux, qui a si profondément marqué ses patients, les membres de notre faculté de médecine, de notre CHU, de l'Académie nationale de médecine et chacune et chacun au sein de notre Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Plus que jamais à son propos, se justifie que j'emploie cette expression latine conclusive, chère à notre regretté confrère Daniel Grasset, épitaphe que Claude Jaffiol n'aurait pas récusée : par cet homme *sic transit gloria mundi* « ainsi passe la gloire du monde. »

Je vous remercie.

*Séance publique du 17 novembre 2015*

**Présentation de M. Philippe Domy**

**Olivier JONQUET**
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Monsieur,

Merci pour cette belle évocation de notre regretté maître, confrère et ami, le professeur Claude Jaffiol. Je salue avec émotion son épouse Amina.

De mémoire de notre Académie, nous vivons une première. C'est la première fois que le directeur général (DG) du Centre Hospitalier Universitaire (CHU) de Montpellier, disons-le plus simplement, qu'un directeur d'hôpital est admis dans la section médecine de notre Académie. Certes, des directeurs du Centre anticancéreux, l'actuel Institut du cancer de Montpellier, Émile Forgue, Paul Lamarque, Claude Romieu furent académiciens mais ils étaient médecins et professeurs à la faculté de médecine. Notre confrère le docteur Max Ponseillé, Président directeur général (PDG) du groupe d'hospitalisation privée OC Santé, est l'un des nôtres.

Vous ne faites pas partie de la corporation médicale, assez jalouse de sa spécificité, mais elle vous accueille ce jour en sa section. C'est pour elle un honneur et un plaisir.

Directeur Général du Centre Hospitalier Régional Universitaire de Montpellier en fonction effective entre 2010 et 2015, vous avez fait l'unanimité par ce que vous êtes. L'action que vous avez su mener au sein de l'établissement, à la faculté de médecine, au sein de l'Université, au sein de notre bonne ville de Montpellier, dans et au-delà de notre région sanitaire, et bien sûr au plan national et international, est l'un des éléments essentiels de cette reconnaissance.

Notre regretté confrère Daniel Grasset avait déjà émis l'idée d'ouvrir notre section médecine de l'Académie à des personnalités d'une autre extraction mais qui marquent la vie médicale montpelliéraine. Il vous connaissait depuis longtemps. Dans son esprit et de manière explicite, vous faisiez partie du lot.

Quand l'occasion s'est présentée, votre nom a émergé spontanément en particulier de la part du doyen Jacques Bringer, du docteur Max Ponseillé et de moi-même. Ils auraient pu être à ma place ce soir. Au cours de votre présence au CHU, nous avons travaillé tous deux ensemble dans des fonctions différentes et à des degrés divers. Ce fut, pour ma part, une belle expérience à la fin d'une longue carrière.

Et ce fut, je crois, la première fois depuis des décennies qu'au sein de notre vénérable institution, doyen, directeur général du CHU et président de la Commission médicale d'établissement (CME), en lien avec l'Université, s'entendaient et menaient des actions coordonnées sans luttes d'ego, sans dialectique systématique de conflit.

Et pourtant la situation n'était pas brillante. J'y reviendrai.

**Avant de devenir Montpelliérain**, Philippe Domy, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Vous naissez le 11 février 1951 à Herblay dans la Seine-et-Oise, l'une et l'autre devenues récemment et respectivement Herblay-sur-Seine dans le Val d'Oise.

Vous êtes né, m'avez-vous dit, dans les copeaux et l'odeur du bois au sein d'une dynastie d'entrepreneurs en menuiseries et charpentes. Vous avez été le témoin en famille de la nécessaire rigueur du travail bien fait, où la réflexion, l'anticipation, le souci du détail permettent l'ajustement parfait des éléments d'une charpente ou de menuiserie.

Nous avons vu ce que pouvaient être ces métiers que l'on croyait disparus lors de la reconstruction de Notre-Dame de Paris. De son côté, votre mère était secrétaire de direction chez Pechiney-Ugine-Kulhmann.

Votre parcours scolaire fut quelque peu chaotique. Vous preniez votre temps, cherchant votre voie. Mais le déclic est survenu, comme souvent, au contact d'un professeur qui a su vous « trouver », comme on dit chez nous.

Après le baccalauréat vous vous inscrivez en droit à la faculté de Nanterre, où vous avez comme professeur notre regretté confrère Jean Hilaire. Vous choisissez alors le droit public.

Pourquoi donc le droit public ? Parce que vous étiez et êtes toujours préoccupé par l'intérêt général, par le bien commun. Vous poursuivez votre cursus avec un DES de Droit international public comparé. Vous êtes alors sollicité pour un parcours universitaire. Cependant, vous ne sentez pas les conditions concrètes de ce parcours dans l'ambiance et la géopolitique des universités parisiennes de l'époque. Vous préférez tenter, en 1975, le concours de directeur d'hôpital à l'École de Rennes.

Pourquoi directeur d'hôpital ? Parce que vous perceviez une mutation de la médecine, accompagnée d'une mutation de l'hôpital public en entreprise de service public, avec la possibilité d'agir en responsabilité directe. C'est une situation si rare dans notre administration.

Vous êtes reçu à votre premier concours.

Mais, avant d'intégrer l'école, il vous fallait être dégagé des obligations militaires selon la formule de l'époque. Cette expérience du service national est, à mon sens, fondatrice dans votre parcours. Vous êtes affecté à Montlhéry dans un régiment du train. Le chef de corps, un officier de la Légion étrangère reconverti dans le train, pour raisons de santé, partait du principe dans le contexte de l'époque, « la guerre froide » (on nous dit que c'est peut-être amené à se réchauffer), que l'arme du train était une arme de « l'avant » au contact avec l'ennemi. À cet effet, pour ce colonel, le grenadier voltigeur de base devait être breveté commando. Voilà donc notre maréchal des logis Philippe Domy, de la 75/12, instructeur au peloton d'instruction d'élèves gradés de Givet, écumant pendant une année les centres d'entraînement commando de France et de Navarre. Expérience humaine irremplaçable au contact d'appelés de la Région du Nord et des Outre-Mer, gens simples, ouverts et généreux. Ce fut aussi la découverte que la vie militaire, souvent caricaturée, est un lieu assez exemplaire de management dont la société civile pourrait s'inspirer. Du moment, en effet, que les formes sont respectées, il y règne une grande liberté.

La fonction prime le grade. D'autre part, dans l'action, issue de la mission donnée, la cohésion, la solidarité, la confiance de l'équipe priment par rapport à l'intérêt personnel. Ce fut aussi de cette époque que vous est venue la passion de la moto. Ce fut également l'apprentissage d'une certaine rusticité, d'une sobriété, d'une endurance dans les difficultés et d'un sens du réel qui bousculent les idées toutes faites.

Une fois le service national accompli, vous intégrez l'École de Rennes pour une année qui vous permettra d'approfondir votre culture cinématographique…

Cette année scolaire est suivie par un stage d'assistant de direction à Erstein en Alsace où vous rencontrez Claude Storper que vous retrouverez à Montpellier.

Vous sortez major du concours de l'École de Rennes. Lors de l'amphi de garnison en vue du choix des affectations, présidé par le Directeur des hôpitaux, celui-ci proclame solennel, péremptoire, un brin condescendant :
« Jeunes gens, vos prédécesseurs étaient des bâtisseurs, vous serez des gestionnaires ».

Un seul poste de directeur d'hôpital était disponible. C'était celui de Denain, hôpital de troisième catégorie. Vous le choisissez.

Stupeur dans l'assistance, le directeur des hôpitaux vient vous trouver avant de vous inscrire : « Mon jeune ami, vous choisissez le coin le plus dégueulasse ».

« Monsieur le directeur, c'est très bien, cela ne peut donc que s'améliorer ».

Le panache de cette répartie, sa pertinence, lestée d'effronterie, dévoile une partie de la personnalité de notre confrère. Vous mettiez en pratique le conseil d'un général d'auguste mémoire : *prenez invariablement la position la plus élevée, c'est la moins encombrée*.

Vous voilà donc, pendant quatre ans, dans votre premier poste de directeur d'hôpital où vous avez appris votre métier en prise directe avec la réalité dans un hôpital, certes vétuste, où tout était à faire, mais avec un personnel enthousiaste et motivé.

Après avoir reconstruit le plateau technique, vous avez mis en œuvre les plans du nouvel hôpital tout en assumant la direction conjointe de l'hôpital de Saint-Amand-les-Eaux. Suit la direction de l'hôpital d'Arpajon, que vous reconstruisez tout en dirigeant l'hôpital de Dourdan dans lequel vous structurez les laboratoires. Ensuite, entre 1986 et 1993, c'est à Compiègne que vous mettez en œuvre votre vision de l'hôpital. Selon une tradition encore en cours, un hôpital devrait être construit pour des siècles. Votre vision était et est toujours qu'un hôpital moderne doit être construit pour 50 ans. Il faut le bâtir autour d'un plateau technique modulable, adaptable, expansible, évolutif à partir de son centre. Les locaux d'hospitalisation et de consultation sont à installer autour.

À cet effet, vous liez des contacts et des partenariats entre votre Centre Hospitalier et l'Université des Technologies de Compiègne sur la médecine nucléaire, entre autres. Vous concevez et établissez le premier groupement d'intérêt économique (GIE) français avec un centre d'imagerie médicale avancée (CIMA) public-privé, autour duquel se construira le nouvel hôpital. C'était il y a 40 ans… Dans l'affaire vous avez embarqué les politiques locaux qui ont compris la dynamique. À Compiègne, ce fut Philippe Marini, sénateur de l'Oise, alors président de la Commission des finances du Sénat.

Ces initiatives vous valent le prix de l'innovation hospitalière.

C'est pendant votre période compiégnoise que vous rencontrez notre confrère et ami Daniel Grasset, en faisant antichambre du bureau de Madame Simone Veil au ministère de la Santé.

Après Compiègne, vous êtes appelé à Paris par François Stasse, le Directeur général de l'Assistance Publique des Hôpitaux de Paris (APHP) pour engager la déconcentration de cette institution, véritable État dans l'État. Vaste programme… Vous êtes nommé à l'hôpital Saint-Antoine. François Stasse vous reçoit dans son bureau un premier avril à 8 h pour vous confier une mission spécifique. À midi, il est remplacé… Moralité, ne jamais prendre un poste un premier avril… Votre nomination transgressait les us et coutumes de l'APHP : il est, en effet, incongru qu'un directeur d'hôpital général de province, *in partibus infidelium* pour ne pas dire autre chose, soit nommé dans un CHU parisien, de surcroît *intra muros*, sans avoir préalablement fait ses classes dans un de ses établissements dans la périphérie de Paris.

Pendant ces trois ans, comme cela était écrit dans votre contrat signé, vous avez fidèlement rendu compte directement au DG de l'APHP, sans passer par les filtres de l'administration centrale. Si l'accueil de vos confrères directeurs fut pour le moins réservé, vous avez su tisser des liens avec les médecins et les universitaires de Saint-Antoine en rénovant les plateaux chirurgicaux et les réanimations. Des années après, mes collègues réanimateurs, à la dent souvent dure, gardent encore l'excellent souvenir de votre passage à Saint-Antoine.

Après un bref passage à Bicêtre, vous êtes nommé à Valenciennes.

C'était, et c'est toujours, le plus important CHG de notre pays, plus important que certains CHU. Il est doté d'un personnel médical de qualité issu de Lille et de Paris. Ici encore, vous allez bâtir le nouvel hôpital. C'était d'autant plus urgent que les usines

Toyota venaient s'installer à Valenciennes. Il était hors de question que les personnels japonais du groupe n'eussent pas à proximité des structures sanitaires performantes et adaptées. Vous avez été aidé par le dynamisme du maire Jean-Louis Borloo. Un nouvel hôpital équipé au dernier cri a vu rapidement le jour en renforçant des liens avec Lille et Tourcoing. Vous avez réalisé les premiers staffs médicaux en visioconférence entre l'hôpital de l'université de Shiga au Japon et Valenciennes.

C'était il y a plus de 25 ans…

De 2001 à 2010, vous êtes nommé au CHU d'Amiens que vous avez rassemblé en un seul site, un établissement éclaté sur quatre. Vous y avez appliqué vos conceptions *urbanistiques et architecturales* (ce sont vos termes) en privilégiant le caractère fonctionnel tout en développant, disons plutôt en créant, les liens entre le CHU et l'université de Picardie.

Cela vous a valu d'être nommé chevalier dans l'ordre des Palmes académiques ce qui est exceptionnel dans la corporation des DG de CHU.

**À Montpellier***, enfin Domy vint…*

Fin 2010, vous arrivez à Montpellier dans un CHU affecté par quelques années d'errances managériales. L'activité, le dynamisme étaient de plus plombés par un lourd déficit.

Pendant les premiers mois, vous avez pris le temps de rencontrer les équipes, de faire le tour des personnalités de la ville, de la région, de fourbir votre plan, de recruter votre équipe au sein de laquelle est apparu ce que nous avons appelé le « gang des Picards » tout en gardant quelques éléments de l'ancienne équipe dont un pilier inoxydable, le Directeur général adjoint, Jean-Louis Billy, qui a ainsi connu quatre directeurs généraux, Bernard Barral, mon condisciple des classes terminales à l'Enclos Saint-François, au calme et à la solidité inaltérables. Parmi le « gang des Picards » certains sont présents ce soir : Thierry Veleine et Jean Liénard.

À l'automne qui a suivi, j'ai été élu président de la CME du CHU. Sans grand mérite, j'étais le seul candidat. Je devenais ainsi le représentant des personnels médicaux.

Ce n'est pas tout de représenter, il faut incarner. Il est difficile d'incarner 1 200 médecins concentrés autour de 700 à 800 équivalents temps plein de près de dix statuts différents, personnels de haute compétence, avec des fortes personnalités et à *haute valeur ajoutée* selon une de vos expressions favorites.

J'ai donc essayé de les incarner avec ce que je suis, sans vouloir jouer un personnage.

Incarner, c'est-à-dire donner chair mais aussi voir, discerner, sentir ce qui est bon pour l'institution, *habiter avec moi-même* pour discerner au mieux dans le contexte du moment. Depuis l'enfance, lecteur du bon vieux La Fontaine, j'ai toujours adopté et adapté la conclusion de la fable du « Meunier, son fils et l'âne » : *n'en faire* peut-être pas *qu'à ma tête* mais tenir compte d'une réalité, celle d'une autre fable :
« Ne faut-il que délibérer, la cour en conseillers foisonne, ne faut-il qu'exécuter, l'on ne rencontre plus personne ».

La CME a suivi fidèlement, sans trop de difficulté.

De toutes les façons, il y a des moments où il faut arrêter de discuter, il faut ramer. Il fallait sortir de notre situation par le haut, et vite.

Pendant près de quatre ans, nous avons donc travaillé ensemble, pratiquement tous les jours, la main dans la main, pour essayer de rétablir une situation matérielle et morale correcte, condition essentielle pour un nouveau départ.

Ce fut fait en moins de trois ans, le déficit résorbé, voire en excédent, les projets en route, devenus programmes.

Malgré les difficultés, vous avez donc engagé plusieurs chantiers.

Mon collègue Michel Slama, président de la CME d'Amiens, m'avait dit : « tu vas voir, il fonctionne par projets ».

Nous n'avons pas été déçus…

Dans l'ambiance de l'époque, vous m'avez fait penser au maréchal Foch clamant quand ça allait mal : « mon centre cède, ma droite recule. Situation favorable, j'attaque ».

Pour faire bref :

- Le déficit était important. L'Agence régionale de santé de l'époque soutenait le CHU comme la corde soutient le pendu, les banques ne voulaient plus abonder la trésorerie. Plutôt que des économies de bouts de chandelle inefficaces, à côté de quelques réorganisations ici et là, vous vous êtes concentré sur le noyau dur : vous avez gelé près de 450 postes. Il n'y a pas eu un jour de grève.
  J'ai souvenir des heures au carré de discussions avec le comité technique d'établissement, avec des organisations syndicales qui furent, disons-le, à la hauteur de l'enjeu.
  Pour les postes médicaux il nous était interdit par l'ARS de créer des postes nouveaux. Il nous a fallu rendre deux ETP d'attachés-vacataires des hôpitaux dispersés dans les services pour « budgéter » un seul poste de temps plein titulaire. Ce fut difficile, mais ce fut fait.
- Malgré le déficit et les tensions budgétaires, vous avez refusé de sacrifier l'équipement technique. Vous avez maintenu et augmenté l'investissement pour éviter le déclassement.
- Toujours malgré le déficit, vous avez engagé un plan de restructuration du CHU en commençant par le regroupement sur un site unique de la biologie éclatée sur 17 sites de laboratoire différents…

Le bâtiment a été inauguré il y a deux ans alors qu'il était prévu qu'il fût inauguré en 2017…

De nos administrations attachantes, certes, émerge toujours quelqu'un, « qui sait tout, mais rien d'autre », pour trouver dix problèmes à une solution.

- Vous avez fait basculer du jour au lendemain la gestion des dossiers médicaux du papier à l'informatique. Ce fut un grand moment…
- Vous avez développé des rapports respectueux, francs et loyaux avec les établissements privés de la région dont le dynamisme n'est pas à démontrer mais qui bénéficient, disons-le, de la qualité de la formation dispensée au CHU.

Un de leurs PDG m'a dit que c'était la première fois que le nouveau DG du CHU prenait rendez-vous pour le rencontrer.

Cette simplicité, cette loyauté dans les rapports humains à tous les échelons a laissé son empreinte à nos successeurs dans la gestion de la crise de la COVID, au cours de laquelle notre région a été citée en exemple dans la collaboration public-privé pour gérer les lits de réanimation.

- Il en a été de même des relations avec les établissements publics de la Région. Cela a permis de créer des postes à temps partagés entre le CHU et les CHG. Je salue ce soir François Mourgues, truculent directeur du centre Hospitalier d'Alès. Je n'oublie pas aussi la saga des relations et des partenariats avec l'Institut du Cancer de Montpellier.
- De même, vous avez accepté la direction conjointe avec l'hôpital de Millau situé dans l'ex-Région Midi-Pyrénées mitoyenne du Languedoc-Roussillon d'alors. Cela paraît évident mais cela veut dire aussi discuter avec deux ARS, deux Régions différentes, etc… Au passage, je salue également Jean Liénard, un autre « Picard », fumeur de pipe, au calme olympien, nommé directeur délégué du Centre Hospitalier de Millau.
  Cela a préparé le futur Groupement Hospitalier de Territoire.

Pour résumer votre présence montpelliéraine, ce fut, je le répète, une période unique où un directeur général, un doyen, un président de CME et le président de l'Université de Montpellier, Philippe Augé, ont travaillé en harmonie pour le bien de nos institutions et de leurs usagers.

Certes il pouvait y avoir des différends entre nous, mais ils se réglaient en petit comité dans le bureau. Rien ne transparaissait ni n'alimentait la chronique de gens qui savent (ou croient savoir) mais ne peuvent rien.

Votre personnalité y a contribué.

Tout d'abord, votre aspect, votre présence. Vous donnez une impression de solidité, de force. Vous êtes rassurant. La poignée de main est ferme, le regard attentif, bienveillant. Vous savez exprimer, sans raideur mais avec force et éloquence, vos projets, votre vision, vos convictions.

Dès votre arrivée, j'avais été frappé par un indice : le schéma de l'organigramme du CHU. Un organigramme de présentation classique est vertical, rigide, pyramidal, le directeur en haut, la base en bas. *Top down*. Votre présentation de l'organigramme était une spirale, un lent déroulé des fonctions hiérarchiques sans aspérité.

Dès le commencement de votre carrière, nous l'avons vu, vous n'avez fait que diriger les hôpitaux où vous fûtes affecté et souvent deux de concert jusqu'à Montpellier, où vous avez assuré une co-direction avec Millau. À Amiens, vous aviez dirigé conjointement l'hôpital de Doullens. Les amateurs d'histoire se souviendront que c'est à Doullens, le 26 mars 1918, que les gouvernements britanniques et français confièrent au général Foch le soin de coordonner les armées alliées sur le front occidental.

Vous ne vous êtes jamais dilué, noyé dans des équipes de direction des grands hôpitaux.

Cela vous a permis, dans la durée, de vous cogner au réel en prise directe de responsabilité avec l'ensemble de la vie d'un établissement. Les relations avec les tutelles vous suffisaient. Cette vision globale, vécue, vous a donné, au cours du temps, une crédibilité reconnue par tous.

Vous savez négocier. Le doyen Jacques Bringer vous a dit un jour qu'avec quatre filles vous aviez été à bonne école. Pour avoir partagé la même expérience, je valide.

Il faudrait toutefois ajouter nos épouses dans le dispositif…

Si vous savez négocier, vous ne transigez pas sur l'essentiel et vous savez dire non, quelle que soit la position de l'interlocuteur.

Vous êtes franc, vous êtes direct, vous ne fonctionnez pas par coups de billard à trois bandes.

La confiance que vous suscitez vient de cela. Avec vous, *ce qui est, est*. Vous avez de l'autorité mais cette autorité est naturelle. Elle ne vient pas d'un autoritarisme issu d'une position hiérarchique. Vous êtes un homme libre. Vous avez travaillé avec les politiques locaux de tous horizons politiques. Indépendamment d'une sympathie réciproque tout à fait légitime avec les uns ou les autres, vous avez su travailler pour l'intérêt général, le bien commun, le bien de tous.

Vous avez su susciter les collaborations pour dynamiser le *biotope* dans lequel vous évoluiez et les missions qui vous étaient confiées.

Lorsque vous étiez directeur à Amiens, vous avez créé le « G4 » retrouvant les quatre CHU de la région, Lille, Rouen et Caen. En exposant les expériences de chacun, cela a permis de les comparer. Cela a créé des liens et donné une visibilité nationale à une région qui n'est pas la plus riche de France. D'autres CHU ont imité cette initiative.

Vous avez aussi créé la centrale d'achats des établissements publics de santé, UniHa, pour mutualiser les coûts, que le Ministère a minutieusement sabordée. Je l'ai vécu en direct étant vice-président de cette centrale pendant mon mandat à la CME.

La conférence des directeurs généraux de CHU vous a élu président, signe de la reconnaissance de vos pairs.

Vous aimez transmettre. Vous avez ainsi fait partager votre expérience au travers de conférences, de chapitres d'ouvrages.

Le grade de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur est venu consacrer votre solide parcours. L'attribution fut tardive, peut-être conséquence d'une liberté de parole, tout en étant d'une fidélité sans faille à l'institution.

La retraite n'est pour vous qu'un mot. Nos voisins espagnols nomment cet état, cette période, la *jubilación.*

Dans le domaine de la recherche, la Métropole vous a donc sollicité pour la mise en route de Medvallée. Vous avez poursuivi, ici et là, conférences, missions nationales et internationales.

Avec votre épouse Catherine, médecin gériatre après avoir exercé la réanimation, musicologue et pianiste de talent, vous êtes un passionné de musique. Pendant cinq ans, vous avez présidé l'orchestre de Chambre du Languedoc. Vous m'avez confié qu'il était plus facile de diriger un hôpital avec 800 médecins qu'un orchestre de 30 musiciens…

Je terminerai ce panorama en évoquant vos passe-temps méconnus par beaucoup. Vous êtes un grand lecteur, il suffit de voir votre bibliothèque et les piles de livres sur votre bureau. Vous êtes porteur d'une culture générale rare qui a nourri votre parcours. Je citerai à nouveau le Général :

« La véritable école du commandement est donc la culture générale. Par elle la pensée est mise à même de s'exercer avec ordre, de discerner dans les choses l'essentiel de l'accessoire ».

Vous êtes un cuisinier hors pair. Votre agneau de sept heures laisse des souvenirs.

Vous aimez la mer, la navigation. Vous êtes un voileux.

Jeune étudiant, jeune professionnel, avec d'autres camarades, vous avez animé pendant plus de 20 ans l'École de voile de Paris qui formait à la navigation hauturière des équipages dans l'Atlantique, la mer du Nord et l'Irlande.

Dans cette œuvre d'apprentissage de la navigation en haute mer à des marins néophytes, vous avez transmis, ici aussi, l'apprentissage du réel, l'anticipation, la précision, l'absence d'à peu près, « cette forme agréable de l'échec », qui conduit à des catastrophes. « La marâtre nature ne pardonne jamais », disaient nos grands-mères.

Quelques coups de vents en Méditerranée vous ont fait réviser la condescendance avec laquelle vous considériez cette étendue maritime, calme en apparence, mais aux colères clastiques.

Il n'y a pas de hauteur de vue sur une mission quelle qu'elle soit, sans des facultés d'analyse, une vision prospective, une culture générale, une connaissance, l'amour, disons-le, du milieu dans lequel on évolue, la capacité d'écoute et la faculté à déléguer.

Cette hauteur de vue sur votre mission de directeur d'hôpital, vous avez su la faire partager à l'ensemble des personnels que vous avez côtoyés, de haut en bas de la hiérarchie.

Cela rend compte de votre présence parmi nous au sein de la section médecine de notre Académie.

Je conclurai avec ces deux tableaux que je présente depuis plus de vingt ans lors de cours divers.

À gauche « La peseuse de perles » de Vermeer (1632-1675), à droite « La peseuse d'or » de De Hooch (1629-1684). Les deux peintres sont contemporains. Ils vivent à Delft. Les tableaux sont contemporains.

Sur ces deux tableaux, le motif est le même. Peut-être est-ce la même commande. Une femme tient une balance au-dessus d'une table sur laquelle est posé un drap. L'ensemble est éclairé par une fenêtre. Le mur du fond est occupé.

Le tableau de droite est l'œuvre d'un bon peintre qui maîtrise la technique. Le correspondant médical pourrait être un bon technicien médecin ou chirurgien, le correspondant-directeur pourrait être le champion du maniement des chiffres, du tableur Excel aux cases remplies de chiffres. Ces deux types de médecins ou directeurs existent.

Johannes Vermeer (1632-1675)
La femme à la balance ou la peseuse de perles

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/68/Johannes_Vermeer_-_Woman_Holding_a_Balance_-_Google_Art_Project.jpg

Pieter De Hooch (1629-1683)
La peseuse d'or

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Peseuse_d%27or#/media/Fichier:Pieter_de_Hooch_005.jpg

Le tableau de gauche fait rêver : la jeune femme a un visage de madone, l'éclairage est subtil, elle est enceinte, pleine de promesses ; à l'arrière-plan, le tableau est celui d'un Jugement dernier, une autre promesse, une autre perspective... Le jeu de lumière sur le linge est remarquable.

Vermeer maîtrise la technique, son métier de peintre, c'est nécessaire. Cependant son art, sa manière de peindre donnent une vie, une âme à une œuvre à la fois très concrète mais qui garde son mystère.

La vision globale d'un métier, quel qu'il soit, lui donne un sens, une couleur, une vie. Un médecin essaye de vivre ou devrait vivre cette tension, cet équilibre entre la technique et la manière d'être et de faire, qui donne un sens à son métier. Au sein de votre métier de directeur, vous avez su faire vivre cette tension.

Vous avez été **et** gestionnaire **et** bâtisseur pour contredire l'expression du directeur des hôpitaux de l'époque qui présidait l'amphi de garnison de sortie de l'École de Rennes.

Au fond de vous-même et comme René Char, sans ignorer que « la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », vous avez un secret : vous aimez les gens. Ils l'ont compris. Et ceux qui l'ont compris vous le rendent. Tout simplement.

Cette maîtrise parfaite de toutes les facettes du métier de directeur d'hôpital universitaire, associée à la qualité des relations que vous avez su créer avec tous ses acteurs médicaux et para-médicaux, justifie votre présence parmi nous.

Cher Philippe, j'abandonne le voussoiement d'usage pour te souhaiter bienvenue avant que notre présidente ne t'installe dans ton fauteuil.

*Séance publique du 17 novembre 2025*

# Intronisation de Philippe Domy

**Michèle VERDELHAN**
Présidente de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Monsieur,

Si j'ai bien compris votre propos et celui de votre parrain, le personnel d'un hôpital se divise en deux grandes catégories : les médecins et le personnel administratif, souvent en désamour l'une envers l'autre (c'est peut-être un euphémisme). Il se trouve qu'aujourd'hui, vous, grand patron administratif, directeur, organisateur, bâtisseur, vous succédez au Professeur Claude Jaffiol, grand patron médecin et grand chercheur. Il n'est plus question d'opposition mais de complémentarité. Vous auriez formé un duo de choc, il n'existe ici que dans la successivité.

Vous avez signalé ce point commun avec Claude Jaffiol d'avoir échappé à un crash d'avion. Vous en aviez d'autres, de points communs, apparemment, moins dramatiques : une énergie phénoménale, le souci de l'intérêt général et celui de l'individu souffrant.

Votre brillante carrière hospitalière, que vient de retracer Olivier Jonquet, vous a conduit en des lieux divers, depuis Denain, puis Arpajon, Compiègne, Paris, Valenciennes, Amiens jusqu'à Montpellier, seule entorse sudiste à une mobilité professionnelle plutôt nordique. Partout vous y avez manifesté une vision claire du nécessaire et de l'avenir, le sens des priorités, la ténacité pour faire aboutir des projets audacieux car innovants. Partout vous avez bâti ou restructuré, ce qui est une autre forme de construction. Je dois toutefois vous avertir que votre force de restructuration devra désormais se modérer ici, il n'est pas question de bousculer cette vieille dame de plus de quatre siècles qu'est notre Académie.

Mon prédécesseur sur le fauteuil III de la section Lettres, Guy Delande, était économiste de la santé. Vous l'avez croisé quelquefois. Comme vous il s'efforçait de concilier l'intérêt du patient, la préservation de la qualité des soins et l'inscription dans une logique budgétaire rationnelle. Son mantra « La santé n'a pas de prix, mais elle a un coût » l'a conduit à prôner des mesures comme le regroupement des hôpitaux, auquel vous avez-vous-même été confronté en assumant la charge de la coopération avec Millau. Bien que membre de plusieurs commissions au CHU, sa position de chercheur ne lui donnait aucune autorité administrative, mais il conseillait lui aussi des mesures de restructuration, qui soulevaient quelques vagues de réprobation (un autre euphémisme).

Il est d'autant plus remarquable que vous, en tant que directeur, ayez fait accepter et mettre en œuvre ces réorganisations. Cela est dû à votre personnalité, d'ailleurs assez paradoxale à mes yeux, non pas parce qu'elle juxtaposerait des contraires, ce qui serait proche de la schizophrénie, mais parce qu'elle associe des qualités généralement peu assemblées chez un même individu. Qu'on en juge.

Olivier Jonquet vous a montré en gestionnaire ET bâtisseur, entraîneur de commando ET homme de grande culture littéraire et musicale, décideur de forte autorité ET grand négociateur soucieux de concertation.

On voit bien qu'une personnalité capable aussi bien de réorganiser plusieurs hôpitaux sans y provoquer la révolution, que de cuisiner un agneau de sept heures, a

forcément des qualités de patience, de persévérance, de vision claire des objectifs, de sens du concret et du dialogue, qui lui seront très utiles dans une vie académique.

Avant de procéder à votre intronisation je souhaiterais vous faire une petite demande : s'il vous plaît, évitez de reconstituer à l'Académie ce qu'au CHU, d'après votre parrain, on appelait le « gang des Picards » !

C'est donc maintenant avec joie que

Je demande maintenant au récipiendaire de se lever,
Je demande aux membres de l'Académie de se lever,
Je demande aux personnes de l'auditoire de se lever,

En ma qualité de présidente de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, je déclare solennellement l'Académie heureuse et honorée de recevoir comme titulaire du XXIII^e^ fauteuil de la section Médecine Monsieur Philippe Domy.

La séance est levée.